

## “Les fossiles de civilisations défuntes”

par Edmond Bernus

« Bien des paysages humains sont palimpsestes où transparaissent les effets de techniques oubliées. Les fossiles de civilisations défuntes peuvent être sans effets sur l'actuelle physiologie du paysage ; mais ils peuvent aussi l'entraver » (P. Gourou, 1973, p. 31).

Dans les premiers chapitres de son ouvrage *Pour une géographie humaine* (1973), Pierre Gourou donne des exemples nombreux de strates de civilisations successives qui s'inscrivent dans le paysage, dans différents continents et dans les paysages aussi bien ruraux qu'urbains : « il faut reconnaître, dit-il, les enclaves enkystées de techniques défuntes » (1973, p. 12). Ces remarques qui, en Afrique de l'Ouest, ont été particulièrement éclairantes dans les paysages de vieilles civilisations agro-pastorales de la zone soudano-sahélienne (Gallais, Marchal, Dupré et Guillaud), ont été également parfaitement vérifiées en zone sahélo-saharienne où l'homme est pourtant réputé ne laisser que des traces éphémères de son passage.

Dans les grandes plaines de l'Azawagh, qui s'étendent à l'infini dans un bassin sédimentaire inscrit entre les massifs de l'Ahaggar au nord, de l'Aïr à l'est et de l'Adrar des Iforas à l'ouest, des *cuestas* aux fronts orientés vers le nord, pas toujours bien marqués - hors la falaise de Tigidit aux approches de l'Aïr - constituent l'armature de cette vaste cuvette. Un vaste réseau hydrographique fossile apparaît, vu d'avion, comme les vaisseaux sanguins hiérarchisés d'une planche anatomique, autour d'une artère principale qui suit un cours est-ouest avant de se diriger vers le sud en direction du fleuve Niger. Les vallées forment des rubans boisés d'arbres souvent majestueux et des lieux privilégiés pour

Fonds Documentaire IRD



010023150

Fonds Documentaire IRD

Cote : Bx23150 Ex: 1

les ressources en eau : puits profonds permanents, puisards temporaires exploitant les nappes superficielles, mares qui recueillent pour quelques semaines ou quelques mois les pluies estivales.

Dans ce paysage, des routes, des centres administratifs, des marchés, des stations de pompage, donnent un maillage moderne de constructions fixes qui s'ajoutent aux rares villes anciennes (Agadez, In Gall, Tegidda-n-Tesemt). La majeure partie de cette zone est occupée par des pasteurs nomades qui vivent neuf ou dix mois de saison sèche autour de puits où chacun a ses habitudes et où on les retrouve presque toujours, et qui se déplacent vers le nord avec leurs troupeaux, lorsque les pluies ont fait pousser les prairies d'herbes annuelles et ont rempli les bas-fonds.

Les campements nomades ne laissent que des traces éphémères : piquets qui entourent le velum de la tente, enclos de branches d'épineux, foyers de pierres et, pour un temps court, amoncellements de bouses ou de crottins, là où les animaux ont stabulé la nuit. Il existe cependant des traces d'implantations humaines anciennes, disséminées dans toute la région et que les Touaregs attribuent aux populations qui les ont précédés et qu'ils désignent sous le nom de *Kel iru*, c'est-à-dire « les gens d'avant » ou « les gens d'autrefois ».

#### Sites géologiques

En zone saharienne, on rencontre des sites où abondent des troncs d'arbres silicifiés qui jalonnent la surface du sol : ils forment de puissants fûts avec des digitations de branches apparentes et parfois des traits verticaux bien marqués sur le tronc ; ils se débitent souvent en plusieurs tronçons ou se délitent en petits morceaux. Ils se situent dans un étage géologique précis, celui du *Continental intercalaire* : les Touaregs, cependant, les identifient à des squelettes de « gens d'autrefois », des géants appelés *ijobbaren* (*ajobbar* au singulier) qui auraient été vaincus par des « gens du Prophète », armés d'épées dont le tranchant a porté sa marque sur leurs ossements, identifiés dans les traits transversaux signalés plus haut sur les troncs (Bernus, E., 1974, p. 30). Ces « forêts » mortes d'arbres silicifiés, interprétées comme des cimetières d'hommes sans sépultures, représentent une phase climatique à l'échelle géologique : elles donnent cependant aux Touaregs une possibilité supplémentaire de construire leur territoire en y intégrant un élément du paysage qui s'inscrit dans une durée qui leur échappe.

#### Sites préhistoriques

Les sites de ces « gens d'autrefois », de ces *Kel iru*, bien connus de tous les nomades, sont rarement figurés sur les cartes. Ils maillent cependant cette zone qui ne possède guère de repères majeurs avec des plaines, des plateaux, des vallées, souvent couverts d'une végétation répétitive sans grande originalité. Ils constituent à la fois des jalons dans l'espace, qui permettent de se diriger, et des lieux où il est possible d'entrer en contact avec les morts.

Les sites les plus nombreux, les plus visibles aussi, sont les tumulus, tombeaux préhistoriques, tas de pierres appareillées ou non, que l'on voit de très loin et que l'on rencontre perchés sur des plateaux ou au bas d'une corniche, mais toujours à l'abri de la crue des oueds. Appelés *idebnan* (*edebni* au singulier) par les Touaregs, ces tumulus datent du néolithique ou du post-néolithique (à partir de 5500 B.P.) et appartiennent à la période anté-islamique où les morts sont enterrés en position fléchie (Paris, 1996 et 1999). Les femmes de l'Ahaggar avaient l'habitude de venir se coucher près de ces tombeaux pour demander à l'homme des temps anciens qui y est enseveli de leur donner des nouvelles de leurs parents partis en voyage ou en rezzou (Foucauld-Motyliniski, 1984, p. 160).

Des puits sont souvent attribués aux *Kel iru* et certains d'entre eux sont très profonds et utilisés en permanence. L'un d'eux, à In Aghamman, creusé, selon les traditions, par les géants *ijobbaren*, possède un orifice si large qu'on le prendrait pour un gouffre naturel ; l'administration a fait construire une margelle pour faciliter son utilisation. Quelques-uns de ces puits s'étaient ensablés et les pasteurs actuels les ont remis en service ; parfois des sites préhistoriques encore apparents ont permis de retrouver un puits disparu dont l'ouverture était cachée par l'ensablement (Bernus, E., 1984, p. 134). Le puits est un des pôles de la vie pastorale : les pistes creusées par les troupeaux y convergent à partir des pâturages et des campements. Certains de ces puits se réfèrent à l'histoire de ces mystérieux habitants qui ont laissé de si nombreuses traces inscrites dans le paysage.

#### Sites médiévaux

Dans toute la zone pastorale aujourd'hui réservée aux pasteurs nomades, on rencontre des ruines d'établissements anciens : d'immenses cimetières attestent la présence de populations sédentaires. Ce sont des villes ou des bourgades qui existaient au Moyen Âge : dans les plaines de

l'Azawagh, Azelik, qu'on a pu identifier comme la ville de Takadda décrite par le voyageur arabe Ibn Battuta au XIV<sup>ème</sup> siècle, par ses ruines et les traces d'une industrie du cuivre (Bernus, S. et Cressier, 1991). Azelik-Takadda était composé de plusieurs noyaux et de nombreux cimetières. Après la chute de Takadda, au XVI<sup>ème</sup> siècle, se développent de petits établissements autour d'un puits, souvent avec la construction d'une mosquée. Azelik aujourd'hui est connu surtout par sa source minéralisée qui sourd d'une faille dans le rocher : l'été, les Touaregs viennent y abreuver leurs chameaux au cours de la « cure salée ». Dans ces vastes plaines qui, en bonne année, donnent des pâturages d'une exceptionnelle richesse, ne subsistent - en plus d'Agadez, ville historique devenue préfecture - qu'In Gall avec ses palmiers dattiers et son marché quotidien, mais ville déchue, oubliée par la nouvelle route de l'uranium, et la bourgade de Tegidda-n-Tesemt dont la population forme une même communauté avec celle d'In Gall pour la production d'un sel recherché par les éleveurs.

Ce sont encore les restes d'un important centre religieux médiéval, à In Teduq, dans les plaines de l'Azawagh, avec des tombes et des mosquées, dans une zone vouée aujourd'hui au nomadisme pastoral : il s'agit d'un établissement *sufi*, lieu d'un pèlerinage encore vivant (Bernus, E. et Cressier, 1999).

### Conclusion

Dans les zones arides, les empreintes du passé restent visibles sans qu'un couvert végétal, avec son substrat terreux, ne cache le squelette minéral du paysage. D'autre part, le peuplement des nomades, dispersé et de faible importance, constitue aussi une protection. Ces traces sont enfin la preuve de phases climatiques sèches et humides qui ont alterné au fil des temps, tant à l'échelle géologique qu'à l'échelle préhistorique et historique.

Le paysage donne aux Touaregs la possibilité de noter les strates successives des populations qui les ont précédés et vérifie la pertinence des observations de Pierre Gourou. Les Touaregs ont ainsi pu identifier, sans avoir bien conscience de la chronologie, différentes phases du passé.

Ces vestiges si nombreux nous interrogent, en abordant le troisième millénaire. Les tumulus résisteront-ils mieux au temps que les stations de pompage ou que les bâtiments de villes nouvelles, nées des mines, de l'industrie ou des marchés ? Le paysage du XXI<sup>ème</sup> siècle fera-t-il la synthèse entre ces différents éléments ou montrera-t-il les

empreintes des civilisations disparues à des touristes de plus en plus nombreux à côté d'un urbanisme moderne, en oubliant les nomades qui ne laissent pas de traces ?

### Références bibliographiques

BERNUS, E. (1974) : *Les Illabakan (Niger), Une tribu touarègue sahélienne et son aire de nomadisation*, in Atlas des structures agraires n° 10, Mouton-ORSTOM, 14 cartes h.t., 112 p.

BERNUS, E. (1984) : "Les ressources en eau", in *Introduction, Programme Archéologique d'Urgence, La région d'In Gall / Tegidda-n-Tesemt (Niger)*, t. I, Études Nigériennes n° 48, Niamey, pp. 123-138.

BERNUS, E. et CRESSIER, P. (1999) : *In Teduq du Moyen Âge à l'époque actuelle*, in *Vallée de l'Azawagh (Sahara du Niger)*, Livre II, Saint-Maur, Sépia, p.185-405.

BERNUS, E., POLET, J. et QUÉCHON, G., coordonnateurs (1997) : *Empreintes du passé, Autrepart, Cahiers des sciences humaines*, Nouvelle série n° 4, ORSTOM-Éditions de l'Aube, 188 p.

BERNUS, S. et CRESSIER, P. (1991) : *Azelik-Takadda et l'implantation sédentaire médiévale*, Programme Archéologique d'Urgence, La région d'In Gall / Tegidda-n-Tesemt (Niger), t. IV, Études Nigériennes n° 51, Niamey, 390 p.

DUPRÉ, G. et GUILLAUD, D. (1986) : "Archéologie et tradition orale. Contribution à l'histoire des espaces du pays d'Aribinda, province de Soum, Burkina Faso", in *Cahiers ORSTOM, série Sciences humaines*, Paris, XXII (1), p.5-48.

FOUCAULD, Ch. de et CALASSANTI-MOTYLINSKI, A. de (1984) : *Textes touaregs en prose*, édition critique avec traduction par S. Chaker, H. Claudot, M. Gast, Aix-en-Provence, Édisud, 359 p.

GALLAIS, J. (1975) : *Pasteurs et Paysans du Gourma : la condition sahélienne*, Bordeaux, Mémoire du CEGET, cartes h. t., 239 p.

GOUROU, P. (1973) : *Pour une géographie humaine*, Paris, Flammarion, 388 p.

MARCHAL, J.Y. (1978) : "Vestiges d'occupation ancienne au Yatenga (Haute-Volta)", *Cahiers ORSTOM, série Sciences humaines*, Paris, XV (4), p. 449-484.

PARIS, F. (1996) : *Les sépultures du Sahara nigérien du néolithique à l'islamisation*, Paris, ORSTOM, 2 tomes, 621 p.

PARIS, F., DURAND, A., PARIS, F. et SALIÈGE (dir.) (1999) : *Peuplements et environnements holocènes du bassin oriental de l'Azawagh (Niger)*, in *Vallée de l'Azawagh (Sahara du Niger)*, Livre I, Saint-Maur, Sépia, p. 15-183.

## Diversité et modernité des paysages agraires du Burundi

par Hubert Cochet

*« La géographie humaine ne se fait pas et ne s'apprend pas par la seule observation du terrain. Celle-ci est nécessaire, mais facilement trompeuse si elle n'est pas éclairée par la comparaison critique, la connaissance de l'histoire et des civilisations. Le paysage doit être mis en accusation ; il ne contient pas en lui-même ses propres explications »* (Gourou, 1973, p. 12-13).

### Unité et diversité des paysages agraires burundais

Au-delà de l'unité apparente des collines burundaises, et de leur aspect si différent de bien des paysages agraires africains, un survol aérien du pays fait apparaître de multiples différences, des transitions brutales et finalement une sorte de mosaïque d'images contrastées.

La carte ci-dessous présente ce qu'il est convenu d'appeler les onze « régions naturelles » du Burundi, découpage à la fois naturel et historique, mais qui a le mérite de « coller » assez bien à la perception que les gens se font de leur environnement. Ces noms de régions sont d'ailleurs utilisés par tout le monde au Burundi et seront évoqués à plusieurs reprises au fil de ces pages.

Ces contours correspondent parfois à un simple découpage altitudinal, les régions ainsi délimitées constituant autant d'étages écologiques contrastés (série Imbo - Mumirwa - Mugamba ou encore binôme Buyogoma/Kumoso). Les contrastes de paysages sont alors très nets, directement imputables aux conditions naturelles, et bien sûr à l'ancienneté et à la densité plus ou moins grande de l'occupation humaine. Mais, dans d'autres cas, les limites entre ces « régions naturelles » s'estompent franchement pour devenir invisibles, entre Bututsi et Kirimiro-sud par exemple, entre cette dernière région et le sud du Buyogoma, et surtout à l'intérieur du grand ensemble des plateaux centraux du nord, ensemble comprenant à la fois toute la moitié nord du Kirimiro, le Buyenzi et tout l'ouest du Bweru.

Ainsi, si ces onze « régions naturelles » du Burundi sont commodes parce qu'elles sont connues de tous et constituent bien des

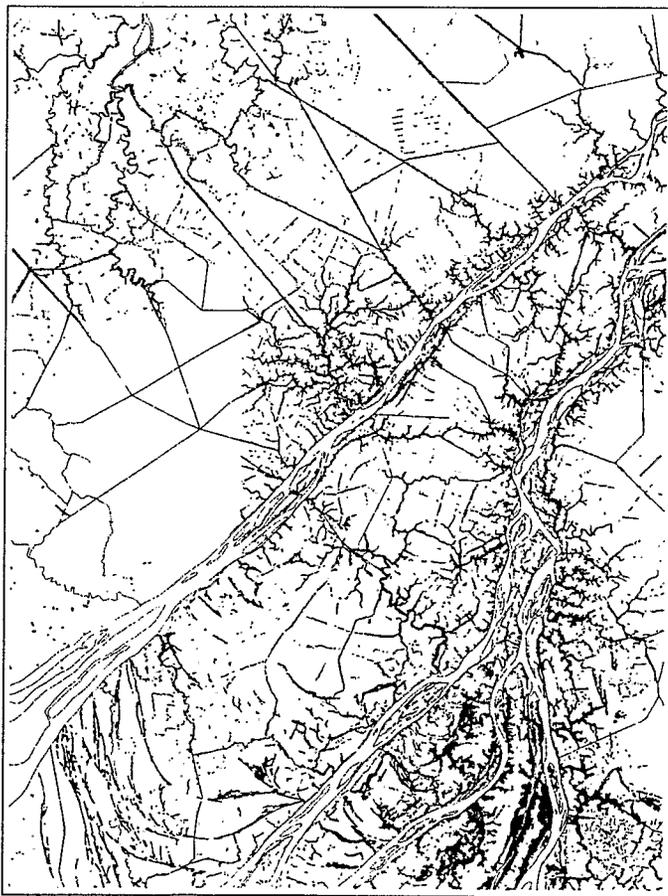
coll Hommes et Sociétés

SOUS LA DIRECTION DE  
Henri Nicolai, Paul Pélissier et Jean-Pierre Raison

avec toute ma confiance  
Edmond Hervé,

# Un géographe dans son siècle

Actualité de Pierre Gourou



Sept. 2000

KARTHALA - GÉOTROPIQUES

ordonnant en synthèses qui leur donnent sens les faits recensés avec la passion de bénédictin. Le multiple s'éclaire d'une lumière unique allié d'un esprit très méthodique. Quelques principes suivis avec une remarquable persévérance organisent le raisonnement. Leur formulation est précisée au cours des ans sans les dénaturer. Bien que méfiant vis-à-vis des systèmes, Pierre Gourou a élaboré son propre système, ou pour mieux dire sa propre méthode, portée par un langage très personnel avec lequel elle tend à se confondre.

Ce langage au parfum parfois suranné, parfois précieux par sa nouveauté d'auteur, a quelque chose de « décalé » par rapport au discours ambiant et à l'usage commun. Parler de la géographie comme l'un « divertissement » reporte au XVII<sup>ème</sup> siècle. Il arrive que les mots de Pierre Gourou laissent une impression d'étrangeté : choix délibéré propre à créer une distanciation à l'objet, source d'éveil pour la pensée. Son magistère fut de ce fait une véritable maïeutique. Les questions alternent avec des réponses qui prennent volontiers un habit d'aphorisme : la quête du sens ouvre la voie de la quintessence du monde. L'infinie richesse des réponses humaines aux sollicitations des milieux – celle d'un monde tropical partiellement épargné par l'uniformité insidieuse de la mondialisation est particulièrement attrayante – fonde la nature de l'humanité dans son unicité ontologique. Toute forme de racisme, climatique ou autre, est ainsi fermement dénoncée, car tout homme est un « civilisé ». Cette qualification conforte l'option du terme civilisation, éclipsant celui de culture : Pierre Gourou s'est démarqué de la pensée allemande et de son monument érigé à la gloire de la « Kultur ». C'est dans la tradition de l'humanisme français où le doute raisonné et le respect de l'altérité se marient à l'universalisme que ce géographe d'exception a puisé les principes fondateurs de son raisonnement intellectuel.

*Paysages...*